

Modernité, postmodernité, hypermodernité

Introduction

La société est un espace dans lequel s'inscrivent les pratiques des individus. L'analyse sociologique s'intéresse à tous les domaines qui traversent la société : politique, économique, religieux, culturel, etc., en tentant de mettre à jours des cohésions, des réseaux de relations, des groupes dans lesquels les relations qui unissent ou opposent les individus sont mises en lumière pour mieux comprendre ce qui fait société.

Les périodes historiques sont utilisées par les historiens afin de mettre en lumière les évolutions sociétales : *« Ce découpage n'est pas un simple fait chronologique, il exprime aussi l'idée de passage, de tournant, voire de désaveu vis-à-vis de la société et des valeurs de la période précédente. »*¹

Les mots de « modernité, postmodernité et hypermodernité » s'ils renvoient bien à un découpage temporel ne sont *« ni un concept sociologique, ni un concept politique, ni proprement un concept historique »*² mais plutôt un mode de civilisation né en Occident. Les concepts de « modernité, postmodernité et hypermodernité » permettent aux sciences sociales de décrire le monde qui est le nôtre.

Le phénomène d'accélération du temps a des conséquences dans nos vies quotidiennes, sociales, professionnelles, politiques, économiques. Ce mouvement explique que le découpage que font les sciences sociales soit de plus en plus fin pour rendre compte le plus précisément possible des évolutions sociétales les plus récentes, fruits de l'accélération sociale. Selon Reinhart Koselleck, l'accélération n'est pas un phénomène nouveau et caractérise l'époque moderne dès le milieu du XVIII^e siècle : Dans les premières années du XIX^e siècle, par conséquent, on ressent déjà que le temps « fuit » et que *« ce qui autrefois allait au pas va désormais au galop »*.³

*

* *

¹ Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Le Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2014

² Jean Baudrillard, Alain Brunn, Jacinto Lageira, « modernité », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 09 juillet 2020. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/modernite/>

³ Reinhart Koselleck, [1979] 1990. *Le futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS.

1. La modernité

La notion de modernité se pose par rapport à la notion de tradition qu'elle-même définit pour s'en détacher dans un mouvement dialectique.

Notons que la postmodernité ne doit pas être confondue avec le postmodernisme, entendu comme un mouvement artistique et architectural.

1.1. Origines de la modernité

Le mot apparaît tardivement, vers 1850, chez Théophile Gautier mais aussi chez Baudelaire qui écrit : « *Ainsi il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il ? À coup sûr, cet homme tel que je l'ai dépeint, ce solitaire d'une imagination active, voyageant à travers le grand désert d'hommes... cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité.* »⁴

La modernité devient alors une référence identitaire qui cependant préexistait au XIX^e siècle dans son sens de projet moderne.

1.2. Petite⁵ histoire des étapes de la modernité⁶

La Renaissance est le premier pas vers la modernité. Le mot même de Renaissance indique bien que le Moyen Âge était perçu comme des temps obscurs dont il fallait sortir : les grandes découvertes, l'invention de l'imprimerie, l'essor de la physique (Galilée) qui sortait la Terre du centre de l'univers fondaient l'humanisme.

Avec les XVII^e et XVIII^e siècles, les fondements de la modernité apparaissent peu à peu et se consolident : Les penseurs du contrat social (Hobbes, Locke, Rousseau, Kant) modifient radicalement la vision du politique et de la société. On peut avancer que le terme des Lumières est synonyme de modernité qui se décline dans le programme des Lumières dans toute l'Europe : lutte contre les oppressions religieuses et politiques ; foi dans le progrès ; combat contre l'obscurantisme et « l'infâme »⁷ qui ont mené le chemin à la Révolution Française.

Au XIX^e siècle, la modernité devient une valeur qui va profiter de l'essor de la presse pour se diffuser dans la société dans des domaines aussi variés que les arts, la politique, les mœurs.

⁴ Baudelaire, *L'art romantique*, 1869 [en ligne], consulté le 09 juillet 2020. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Peintre_de_la_vie_moderne/IV

⁵ Petite car l'objet de cette fiche n'est pas de s'appesantir sur la modernité depuis ses origines. Pour cela, vous trouverez des manuels qui le font très bien.

⁶ André AKOUN, « modernité, notion de », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 09 juillet 2020. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/modernite-notion-de/>

⁷ « Il faut écraser l'infâme », véritable devise de Voltaire.

1.3. Caractéristiques de la modernité

La modernité se définit avant tout par la rupture qu'elle opère avec ce qui la précède, souvent jugé traditionnel ou archaïque. La modernité se pose contre cet avant et s'y oppose radicalement.

La modernité se définit par sa foi dans le progrès et dans les Lumières de la rationalité. D'une certaine manière, elle permet à la notion de sens d'apparaître, sens qu'il s'agit bien de trouver en l'Homme pour les hommes. La modernité oriente le temps vers un futur meilleur que le passé (progrès) : la modernité est un mouvement dont la tension repose sur le dépassement.

On peut retenir les points suivants comme étant définitoires de la modernité :

- Le progrès des sciences et des techniques
- la division rationnelle du travail industriel
- une dimension de changement social (mœurs, culture, organisation du travail)
- la mise en place progressive de la démocratie
- le développement d'un marché économique
- la croissance démographique
- le développement des moyens de communication
- la société comme sujet d'étude de la modernité : la modernité se pense et se réfléchit comme telle, s'observe et s'analyse
- la domination de la nature
- l'émergence de l'individu
- une temporalité linéaire (selon la ligne du temps passé-présent-futur) : si la tradition était tournée vers le passé, la modernité se centre, elle, sur le futur
- l'importance de l'histoire qui permet l'accomplissement de la modernité : la modernité est donc contemporaine
- une exaltation de la subjectivité profonde (passion, personnalité consciente ou inconsciente)
- dans les arts, une esthétique de la rupture (importance de la notion d'avant-garde).

2. La postmodernité

2.1. Origines du terme : du post-modernisme à la postmodernité

Notons d'emblée que l'usage des termes de postmoderne, postmodernisme et postmodernité est caractérisé par une confusion permanente !

Le terme de postmodernisme apparaît dans les années cinquante pour désigner une période nouvelle et ce n'est que dans les années soixante-dix que le terme devient une référence collective.

À l'origine, le concept de postmodernité est apparu sous la plume de certains architectes qui souhaitaient rompre avec le style moderne⁸ : l'architecte Robert Venturi dans son ouvrage *L'enseignement de Las Vegas* (1972) critique l'architecture des générations précédentes et en récluse le projet progressiste en mettant en avant *l'hétérogénéité d'une expansion urbaine spontanée contre la monotonie planifiée des mégastructures modernes*. Mais c'est le critique Charles Jencks qui, avec son livre *Le langage de l'architecture postmoderne* (1977), constitue le post-modernisme comme théorie. Le terme désigne ainsi dans les arts plastiques des formes contemporaines innovantes.

La postmodernité devient une référence collective à partir des années 1970. Et vers les années 1980, Jencks commence à assimiler le post-modernisme à une théorie sociale qui a une prise de position politique. On assiste à un glissement des théories architecturales, l'architecture étant la seule pratique esthétique ayant un impact social immédiat qui peut facilement déboucher à des projets de réorganisation sociale. La critique de Jencks de l'architecture progressiste, parfois révolutionnaire, voire utopiste l'amène à s'opposer à la monotonie de ces ensembles architecturaux et à promouvoir une architecture qui mélange modernité et historicité tout en s'adressant à la fois au goût des élites et à la sensibilité populaire. Ce glissement se retrouve dans la façon pour Jencks d'exalter à la postmodernité en tant que civilisation mondiale marquée par une tolérance plurielle tout en refusant les polarités obsolètes (gauche vs droite ; classe capitaliste vs classe ouvrière). Elle s'étend et gagne progressivement d'autres domaines : pensée, philosophie.

2.2. Traits caractéristiques de la postmodernité

En 1979, la parution de *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir* (Éditions de Minuit) de Jean-François Lyotard donne au terme de postmodernité une certaine aura. Selon lui, la postmodernité est un changement général de la condition humaine. On peut regrouper les changements sur trois plans⁹ :

- La révolution des mœurs : déclin d'une morale sociale homogène, polyvalence de la sexualité, recomposition des vies familiales, effets des biotechnologies sur la filiation et la parenté, désir hégémonique des individus, nouveau nomadisme en lien avec l'apparition des réseaux.
- L'informatisation de la société qui modifie les règles dans les relations, les échanges ; la mutation des organes d'informations et de la presse ; l'apparition de nouveaux modes d'accès aux savoirs.
- La domination des marchés économiques et financiers sur le politique ;
- L'apparition de pouvoirs transnationaux non-étatiques ;

⁸ Bandier Norbert, « Perry Anderson, *Les Origines de la postmodernité*. Les Prairies ordinaires, 2010 », *Sociologie de l'Art*, 2011/3 (OPuS 18), p. 117-127. [en ligne], consulté le 09 juillet 2020. URL : <https://www.cairn.info/revue-sociologie-de-l-art-2011-3-page-117.htm>

⁹ Zarka, Yves Charles. « Éditorial. Le pouvoir sur le savoir ou la légitimation postmoderne », *Cités*, vol. 45, no. 1, 2011, pp. 3-7. [en ligne], consulté le 09 juillet 2020. URL : <https://www.cairn.info/revue-cites-2011-1-page-3.htm>

- Le retour du religieux ;
- Les conflits culturels.

S'ajoute le fait que le passage de la modernité à la postmodernité correspond à un véritable changement de paradigme de la question de la légitimité du savoir, des arts et de toutes les activités sociales. On est passé d'un temps où le paradigme de la légitimité était fourni par de grands récits, des métarécits totalisants qui fournissaient une signification et une orientation globales pour les activités humaines, à un temps plus prosaïque où le paradigme de la légitimité est fourni par le calcul de la performance, de la production et de l'efficacité.

*« Dans la société et la culture contemporaines, société postindustrielle et culture postmoderne, la question de la légitimité du savoir se pose en d'autres termes. Le grand récit a perdu sa crédibilité, quel que soit le mode d'unification qui lui est assigné : récit spéculatif, récit de l'émancipation. »*¹⁰

On assiste donc avec Lyotard à la fin de l'hégémonie des métarécits de la modernité. Rappelons qu'un métarécit est un récit commun à tous. Les métarécits sont donc des récits au sujet des récits entourant des significations et des connaissances historiques. Par exemple, le récit du progrès, des Lumières, de l'émancipation ou du marxisme peuvent être entendus comme des récits qui ont constitué la modernité et qui soudainement ne font plus sens et n'emportent plus dans leur sillage toute une société.

Dans la société postmoderne, l'homme a donc vu quelque chose se rompre, se perdre. C'est le désenchantement du monde à la suite de la désagrégation des repères culturels ou religieux résultant de la modernité et l'échec patent des utopies révolutionnaires que la modernité avait portées. À la quête de sens propre au projet moderne, les écrivains postmodernes éludent la possibilité même du sens : on peut penser à Beckett, Ionesco. Il n'y a plus une vérité mais des vérités qui coexistent.

On peut donc poser la question ainsi : comment se fait-il qu'après avoir cru en des métarécits qui ont structuré les changements sociétaux, économiques, politiques, la vie des hommes soit devenue si prosaïque, si matérielle et orientée vers la production, l'efficacité et la performance érigées en valeurs absolues ? Ce passage de la modernité à la postmodernité correspond à un changement de paradigme de la légitimité. Au temps où le paradigme de la légitimité était donné par les grands récits, par les métarécits qui donnaient une signification, un sens et une direction globales aux activités humaines succède un temps où le paradigme de la légitimité est le calcul de la performance, de la production et de l'efficacité.

Lyotard explique ce passage par le fait que "le grand récit a perdu sa crédibilité"¹¹ comme en ont témoigné les remises en cause du marxisme ou d'autres idéologies. Et une fois le rêve de l'émancipation — de l'idéalisation — perdu, c'est un principe très prosaïque qui se répand partout : la productivité avec ses notions afférentes d'efficacité et de rendement. Ces principes qui ressortissent de l'économie capitaliste

¹⁰ Jean François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 63.

¹¹ *Ibid.*, p. 63.

s'immiscent dans tous les domaines de la vie intellectuelle ou sociale. Même les relations amoureuses n'y échappent pas et deviennent des relations économiques !

Le lien de la productivité avec le savoir est essentielle car la productivité repose sur le savoir, sur l'information. Lyotard a très bien pressenti l'apparition de la société de la connaissance¹² où l'information est devenue l'enjeu majeur et est un bien comparable à une matière première, monnayable, vendable. L'accès à l'information vaut de l'or. Il écrit :

*"Sous sa forme de marchandise informationnelle indispensable à la puissance productive, le savoir est déjà et sera un enjeu majeur, peut-être le plus important dans la compétition mondiale pour le pouvoir. Comme les États-nations se sont battus pour maîtriser des territoires, puis pour maîtriser la disposition et l'exploitation des matières premières et des mains-d'œuvre bon marché, il est pensable qu'ils se battent à l'avenir pour maîtriser des informations. Ainsi se trouve ouvert un nouveau champ pour les stratégies industrielles et commerciales et pour les stratégies militaires et politiques »*¹³

Dans la société de la connaissance, on parle aussi d'économie de la connaissance car l'information est le ressort central de l'économie. On voit bien comment l'évolution de la recherche s'est pliée à cet impératif. Alors qu'elle visait auparavant l'augmentation ou le progrès du savoir, elle vise désormais la production d'articles, d'inventions qui visent à améliorer la production. Parlons un peu des bibliothèques (!) qui jouent un rôle déterminant dans la société de l'information puisqu'elles permettent l'accès à l'information sans le faire payer et qu'elles participent ainsi à une forme de résistance démocratique.

2.3. L'ère du vide

Gilles Lipovetsky analyse dans *L'ère du vide*¹⁴ (1983) la société postmoderne et à travers ses « six essais sur l'individualisme contemporain » la façon dont l'Homme y évolue et s'y positionne. Gilles Lipovetsky s'est imposé comme un observateur incontournable de la société contemporaine. Son travail ressort à la fois de la philosophie, de la sociologie et de l'histoire contemporaine, de l'histoire des mentalités, des pratiques et des mœurs, et vise à restituer la signification de ces phénomènes sociaux.

L'approche de Lipovetsky est intéressante en ce qu'il n'adopte pas le point de vue assez courant des détracteurs de la société de consommation. Bien sûr, l'effondrement des métarécits, le triomphe de la société de consommation, le nivellement des valeurs créent un vide idéologique et moral. Cependant, la postmodernité favorise aussi une « mise en valeur généralisée du sujet » et l'individu désabusé peut trouver dans une société où tout est possible un terreau fertile pour son accomplissement personnel. Pour Lipovetsky, la postmodernité puis l'hypermodernité sont des conséquences logiques de la modernité.

Pour Lipovetsky, la fin des grands récits permet l'apparition du néo-capitalisme hédoniste où le désir individuel est roi (Mai 68, la génération hippie). L'Homme n'est plus

¹² Voir sur ce point, les expressions de « société de l'information » et « société de la connaissance ».

¹³ *Ibid*, p. 15.

¹⁴ Cf. Fiche focus 2.1 L'ère du vide.

Sysiphe mais Narcisse avec un retour massif sur soi. « Désormais, on vit donc « ici et maintenant », sans idéal ni désespoir, dans une sorte d'« *apathie frivole* » que la consommation et les loisirs entretiennent en permanence, indépendamment de tout contexte de crise économique ou sociale. L'intérêt particulier a pris la forme du principe de plaisir, et la culture celle d'une expérience variée, « *personnalisée* », de la jouissance. La conscience narcissique exige l'exploration de dimensions autrefois interdites ou méprisées : le corps, le sexe, l'inconscient, les paradis artificiels, etc. Mais, alternative et inconstante, elle se cherche aussi, paradoxalement, dans l'équilibre « *écologique* », les sciences occultes ou la spiritualité New Age. C'est l'avènement d'une nouvelle forme de consommation, post-industrielle, déstandardisée, « *psychologisée* ».¹⁵

On peut noter les traits saillants suivants de l'individu et de la société postmodernes :

- L'individu postmoderne est convivial, ouvert à l'Autre, à une communication vide d'enjeu : il est tolérant parce qu'indifférent.
- Le pouvoir se décentralise, privilégie le dialogue, manie ouvertement la séduction. Il encourage la participation, la responsabilisation, le développement de la vie associative.
- On assiste à un adoucissement des mœurs : la généralisation du code humoristique dans les relations sociales (nouvelle politesse d'une société décontractée) : c'est l'ère du « cool » ou la « décompression cool ».
- Le sérieux, la mort et la violence sont devenus les trois interdits majeurs de cette « société douce ». Le sujet postmoderne est prudent, sensible et il répugne à l'exercice et au spectacle de la violence. Il a une obsession sécuritaire.
- Sur le plan culturel, l'art et la culture postmodernes se caractérisent par un « processus de melting pot » renouant ainsi avec ce qu'affirmait Charles Jeck : « *L'éclectisme est la tendance naturelle d'une culture libre de ses choix.* » On renoue avec le passé tout en rejetant l'idée moderniste de révolutions instaurée par les avant-gardes. La postmodernité combine tous les styles et abolit les hiérarchies entre les arts.
- Le sujet postmoderne fait face à la perte de sens (c'est « l'ère du vide ») et à l'éclatement de sa propre personnalité (« Je est un autre » écrivait déjà Rimbaud) et pourrait de ce fait tomber dans la déprime car de fait il demeure épris de liberté et est radicalement un « *homo democraticus* ».

3. L'hypermodernité

3.1. L'hypermodernité, le retour de la modernité

Le concept de postmodernité avait parfois été critiqué pour laisser croire que l'on sortait de la modernité pour un *après* de la modernité. Or, le terme d'hypermodernité vient justement montrer que nous ne sommes pas sortis de la modernité, mais plutôt

¹⁵ Site de l'Académie de Poitiers, [en ligne], consulté le 09 juillet 2020. URL : http://ww2.ac-poitiers.fr/philosophie/sites/philosophie/IMG/pdf/lipovetsky_l.ere_du_vide_.pdf

que celle-ci s'est comme radicalisée. Nous serions donc dans une époque qui a *plus* de modernité que *moins*. La preuve en est que les fondements du monde moderne se sont radicalisés. La modernité en effet repose sur quatre principes : l'individu, la démocratie, le marché et la science se retrouvent au cœur des sociétés contemporaines.

L'individu postmoderne, on l'a vu, était le contemporain de l'essor de la société de consommation et de la fin des grandes utopies. Il s'occupe avant tout de lui (son plaisir, sa santé, ses loisirs) dans le but de vivre « cool », de « s'éclater ». Dans *Les temps hypermodernes*¹⁶, Gilles Lipovetsky montre que cette époque est finie. À la fin des années quatre-vingt, on a assisté à un nouveau tournant : « les temps se durcissent à nouveau (...). A l'heure où triomphent les technologies génétiques, la mondialisation libérale et les droits de l'homme, le label postmoderne a pris des rides. »¹⁷ C'est le retour de la modernité — pas celle des Lumières — sous une forme paradoxale et nouvelle, l'hypermodernité ».

Ce passage s'explique par la prise de conscience anxiogène des graves problèmes engendrés par les dérégulations socio-économiques, sanitaires et environnementales qui ont sapé le moral du sujet postmoderne qui désormais ne peut plus vivre dans l'euphorie insouciant et le narcissisme mais est plongé dans l'obsession de soi (crainte de la maladie, de l'âge, du futur, etc.)

L'hypermodernité sonne la fin de l'utopie postmoderne qui était contrée sur l'individu tout en valorisant l'hédonisme libertaire. La disparition des repères (État, religion, famille) et la toute puissance de l'économie de marché ont libéré la modernité, l'ont exacerbée dans une forme superlative. Tout est « hyper » dans l'hypermodernité qui est une forme de l'excès, de radicalisation où tout est porté à la puissance.

3.2. Caractéristiques hypermodernes

Désormais, tout se consomme : les biens de consommation, bien sûr, mais aussi la culture, le temps, les vacances, la famille, l'éthique, la religion, les sentiments. La notion de marché est devenue une référence économique mondiale et globale qui a envahi tous les lieux du monde mais aussi toutes les sphères de notre existence.

L'individu n'est plus « cool » et « décontracté », il veut maintenant se construire un capital plaisir au plus vite, consommer sa vie dans une temporalité urgentiste où le « toujours-plus » est désormais l'impératif fondamental ce qui a pour conséquence de dérégler les comportements. Cet individualisme « nouvelle formule » est basé sur la rentabilité (des plaisirs, des investissements, des expériences en tout genre) qui doit être immédiate.

À l'optimisme moderne succède le pessimisme : l'avenir est incertain et source d'inquiétudes (chômage et précarité de l'emploi, désastres écologiques, la santé et ses dérives). Dans l'hypermodernité, on fait face à une revalorisation du futur, à son réinvestissement projectif qui se fait par une prise de conscience des enjeux de l'avenir et des devoirs que l'on a vis-à-vis des générations futures. Le futur est source de craintes

¹⁶ Gilles Lipovetsky, *Les Temps hypermodernes*, avec la participation de Sébastien Charles), Paris, Grasset, 2004

¹⁷ *Ibid*, p. 71.

et d'angoisses ou de visions apocalyptiques. Le sujet hypermoderne est concentré dans le présent sous le signe de l'urgence, de la consommation frénétique et de l'investissement. Après l'idéologie postmoderne du « no futur », c'est donc bien le retour du futur qui détermine les comportements (rapport au travail, à la santé, à soi) et l'individu hypermoderne sait renoncer aux satisfactions immédiates pour un monde meilleur demain. C'est le recul du *carpe diem* au nom d'engagements qui « traduisent l'émergence de conflits liés au temps, la prise en compte des impératifs futurs s'opposant aux plaisirs du présent ».¹⁸ Cela renforce la tension propre à l'hypermodernité qui fait que le nouveau sentiment d'asservissement au temps accéléré ne se déploie que parallèlement à une plus grande puissance d'organisation individuelle de la vie.

Parallèlement au retour du futur, on assiste également au retour du passé : « l'hypermodernité n'est pas structurée par un présent absolu, elle l'est par un présent paradoxal, un présent qui ne cesse d'exhumer et de "redécouvrir" le passé ».¹⁹ Pris entre futur et passé, l'individu hypermoderne se réengage dans les particularismes, les singularités, les choix individuels et l'État est moins l'initiateur de choix politique que l'organe qui reprend les décisions prises pas la société civile.

On assiste au retour des droits de l'homme et des valeurs démocratiques. Les formes de contestation altermondialiste, la défense d'un modèle universel de mondialisation qui ne soit pas libéral mais social, le retour de la solidarité.

La science, la technique font leur retour comme symboles de progrès et d'un avenir meilleur (on peut penser à la quête de vaccins, l'acharnement à remplacer les énergies fossiles par des énergies propres).

On assiste aussi au retour des valeurs : retour de la laïcité, des valeurs républicaines, de la dignité, de la responsabilité, de l'entraide et de la solidarité. La compassion est un trait majeur de l'hypermodernité alors que la réflexion et l'intelligence, elles, ne sont pas mises en avant. On leur préfère la jeunesse, la santé, la beauté. L'apparence est « hyper » importante : horreur de la cellulite et des rides et retour des abdominaux. On préfère s'intéresser à ce qu'on mange (succès du bio) en luttant contre la malbouffe. La légèreté²⁰ est mise en avant comme un « ethos démocratique de masse ».

Conclusion

Le monde hypermoderne se caractérise donc par l'importance du marché (et de l'argent). Il nivelle toutes les opinions et toutes les cultures et la démocratie est comme sa valeur absolue. L'individu hypermoderne a retrouvé le sens via des engagements éthiques et politiques. Ainsi se dessine un monde dans lequel le possible l'est de nouveau : L'esprit et les idées des Lumières n'aurait ainsi pas de fin et pourrait mener à « une hypermodernité épanouie ».²¹ Après le pessimisme postmoderne et le

¹⁸ Sébastien Charles, « Modernité, postmodernité, hypermodernité : limite et transgression de concepts », *Contemporary French and Francophone Studies*, 14:3, 315-322, consulté le 09 juillet 2020. URL : <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/17409292.2010.484292?needAccess=true#aHR0cHM6Ly93d3cudGFuZGZybmxpbmUuY29tL2RvaS9wZGYvMTAuMTA4MC8xNzQwOTI5Mi4yMDEwLjQ4NDI5Mj9uZWVkbQWNjZXRyYdWVAQEAW>

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Gilles Lipovetsky, *De la légèreté*, Paris, Grasset, 2015

²¹ Tapia Claude, « Modernité, postmodernité, hypermodernité », *Connexions*, 2012/1 (n° 97), p. 15-25, consulté le 09 juillet 2020. URL : <https://www.cairn.info/revue-connexions-2012-1-page-15.htm>

désenchantement du monde, l'hypermodernité engage l'individu à un dépassement, à un nouvel élan vers une modernité encore plus moderne. Reste que ce monde hypermoderne, s'il a déjà commencé, reste encore à être construit car la société hypermoderne est en train d'émerger.

Bibliographie

Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*, 1979, Minuit.

Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983

Gilles Lipovetsky, *Les Temps hypermodernes*, avec la participation de Sébastien Charles), Paris, Grasset, 2004

Christopher Lasch, *La Culture du narcissisme*, 1979, Champs Essais, Flammarion.

Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, 1939, Agora, Pocket.

Norbert Elias, *La Société des individus*, 1987, Agora, Pocket.

Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme*, 1983, Points Essais, Seuil.